

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



3347

Costume en cachemire gris et tissu écossais gris, grenat et bleu, pour jeune fille. — Costume de soirée en satin noir garni de dentelle.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

## MODES

L'année semble commencer sous des auspices assez gais. De tous côtés, nous entendons parler de bals, de matinées musicales, de soirées où l'on jouera la comé-

die : apprêtons-nous donc à danser, à écouter, ce qui n'est pas chose aussi facile qu'on le pense, et à applaudir. Les représentations de l'Opéra sont brillantes et assidûment suivies. Jetons un coup d'œil sur l'ensemble des toilettes que nous avons pu y remarquer.



A quelques exceptions près, c'est la coiffure relevée qui semble dominer. Des pous en l'air, de plumes blanches ou de couleurs pâles, puis de fines aigrettes dont les brillants retombent en pluie et donnent un effet de poussière irisée, tout cela est fort joli. Des costumes en soie brochée, aux teintes indécises, rappellent, dans leur arrangement, plus simple que celui de nos draperies modernes, la façon Louis XV, et comme pour compléter la ressemblance, voici que les élégantes se sont avisées de remettre à la mode... devinez quoi, mes aimables lectrices? le sac ou *ridicule*. Disons tout de suite qu'une idée pratique a présidé à ce retour du sac douairière. Nous savons toutes combien sont encombrants à la main la lorgnette, l'éventail, la bonbonnière. Eh bien! le sac est destiné à contenir tous ces objets. N'est-ce pas que l'idée est bonne? Maintenant, il y a assaut de coquetterie pour cette nouvelle fantaisie. Il la faut sortant de l'ordinaire. Celui que portait l'amie qui m'avait offert une place dans sa loge, était en belle soie ancienne, un fond crème, broché de fleurs mêlées d'or et d'argent, sa doublure de soie rose Chine; une très haute tête doublée de satin, et dessous, cinq longues boutonnières pour passer les larges rubans qui forment coulisse; à l'une des pointes du bas, un nœud très chiffonné et sans pans. Il est bien entendu que l'on peut se servir d'une étoffe moins belle, mais je crois que le faire en satin, en peluche ou en tissu ordinaire, lui ôterait tout son *cachet*.

La mode du gant de Suède naturel nous montre en s'affirmant que le gant de chevreau glacé blanc ou de teinte claire est toujours en défaveur : c'est une chose bizarre que la mode. On ne peut vraiment pas expliquer pourquoi elle exalte ceci au détriment de cela, surtout quand cela est plus joli que ceci.

On voit des bijoux, et de fort beaux, et aux oreilles des boutons, diamants ou perles, si gros, que l'on souffre pour les fines oreilles qui les portent.

Des nœuds frangés de diamants sur les épaules et, dans une légère draperie de tulle illusion, brillant comme des lucioles, un semé de diamants.

Nous avons vu des garnitures de fleurs courant autour du décolleté, au bord du corsage et au bas de la tunique; beaucoup de velours uni myrte, rubis clair et foncé, carmélite, marine, mêlant ses plis superbes aux reflets chatoyants du satin et aux nuages vaporeux du crêpe de Chine, de la gaze et de la brillante; toutes ces étoffes, plus ou moins drapées,

avec des paniers ou des panneaux plissés; la croupe arrondie par des plis-tuyau ou le pouf enlevé, toujours volumineux.

A la sortie, sous le péristyle, des jeunes filles caquetent, en attendant la voiture, leurs petits pieds isolés du sol par six centimètres de talon pointu. Vrai! il faut un grand talent d'équilibriste pour marcher avec ces pointes et ne pas trébucher à chaque instant. Pauvres petites martyres! à quel supplice elles se condamnent, pour ne rien ajouter à leur grâce naturelle, aux charmes de leur jeunesse et à la séduction de leur joli minois!

CORALIE L.



#### COSTUMES ET PARDESSUS DE MADAME THIRION

Boulevard Saint-Michel, 47.

Madame Thirion excelle dans le genre simple comme dans le genre élégant. Ses costumes courants ont un petit air comme il faut que nous signalons particulièrement aux jeunes femmes et aux jeunes filles, et les toilettes de soirée et de bal se distinguent par le tour élégant et original des draperies et du relevé. Les combinaisons d'étoffes sont faites avec goût et les garnitures choisies avec entente; ajoutons à cela que l'exécution est parfaite, soignée dans tous les détails et que les prix sont véritablement raisonnables.

Après ces renseignements sur le talent de madame Thirion, nous allons donner la description d'un costume courant en vigogne et velours à mille raies grenat foncé. La jupe est ornée d'un plissé surmonté d'une haute bande de velours, et la polonaise, gracieusement relevée en longue feuille, se croise sur un plastron en velours; col droit et, à la manche, revers en velours. Ce costume, très coquet, coûte 160 fr. La coupe du corsage, bien cambrée, prend merveilleusement la taille.

Un autre costume en cachemire de l'Inde et velours marine coûte 120 francs. Une jupe en velours avec draperie de cachemire; les draperies croisées donnent un genre de panier tout à fait nouveau et d'une grâce charmante; le corsage en velours est à basque courte, plissée derrière. Voici certainement de l'élégance qui n'induit pas en grande dépense. Une veste en drap marine frappé de pavés, tout à fait confortable, d'allure coquette et de façon très soignée, coûte 50 francs. Une autre en drap fantaisie coûte 35 francs; les deux non doublées, mais les remplis bordés de ruban. Nous savons que madame Thirion usera vis-à-vis de nos abonnées de toutes les plus gracieuses obligeances. Les cachemires de l'Inde, qu'elle drape en perfection, lui ont fait dans cette mode une réputation d'artiste.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 13 et 15)

Costume en cachemire gris et tissu écossais gris, grenat et bleu, pour jeune fille. — Jupe en taffetas; au bas un plissé en cachemire, à la tête duquel s'arrête une demi-jupe en tissu écossais; un tablier en cachemire drapé simplement de côté et sur la hanche de plis-peplum, forme comme une seconde jupe. Sur la partie supérieure se chiffonne une petite draperie, qui se développe à gauche. Un nœud à pans très volumineux, en tissu écossais, doublé de satin grenat, se pose sur la tournure. Corsage-veste, ouvert sur un étroit gilet écossais, avec les angles de la basque

abattus et un postillon plissé. Col droit. A la manche ronde parement écossais.

Costume de soirée en satin noir et dentelle. — Jupe en satin, plissée verticalement et posée sur une sous-jupe en taffetas. Le tablier est couvert par quatre volants de dentelle, montés en cintre; le surplus de la dentelle, qui n'est pas coupée, forme sur le côté une élégante spirale. A droite, la dentelle se perd sous le relevé du pouf, auquel se mêle le pan de l'écharpe qui s'enroule sur les hanches. Corsage en satin à longue pointe et lacé derrière. Au décolleté





*Falconer imp. Paris*

4503

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M<sup>lle</sup> VIDAL, 104, r. de Richelieu. Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS,  
12, r. Aubert. Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Machines à coudre, H. VIGNERON, 10, B<sup>te</sup> Sébastopol.



draperie en dentelle, pincée dans une boule en jais. A l'épaule, un nœud-cocarde en ruban de satin.

*Toilette de visite ou de messe de mariage.* — Sous-jupe en taffetas avec deux plissés en ottoman, et au-dessus une demi-jupe en damassé velouté, sur laquelle s'ouvre en croisant deux grandes draperies en ottoman, relevées régulièrement près de la traîne, en plis étagés. La longue traîne en

broché forme une tournure accentuée, quelques plis de côté drapent légèrement. Corsage à pointe en broché avec deux revers, et entre ces revers une spirale de dentelle. Col droit et revers de la manche en velours. Une longue engageante en dentelle s'échappe de l'intérieur de la manche.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4503

COSTUMES DE DÎNER OU DE SOIRÉE

*Costume en satin cerise.*

— La jupe avec deux plissés dans le bas, est couverte d'une jupe en tulle brodé, plissée à larges intervalles. La tunique est ouverte et chiffonnée en spirale avec un pli peplum qui la relève de côté près du poul, sur lequel retombent deux étages de tulle brodé. Le corsage en tulle, froncé à la taille, se détache sur un transparent cerise; au bas une coquille de dentelle et un chou chiffonné. A l'encolure, légèrement ouverte en cœur, une dentelle plate. La manche sans transparent s'arrête au coude et se pince de plis à a saignée. — Bas de soie roses. — Souliers en faille cerise. — Gants de Suède. — Une rose dans les cheveux.

*Costume en ottoman mousse, broché de fleurs couleur chair.* — Jupe en taffetas, ayant au bas un plissé en surah chair: elle



est couverte d'une jupe en ottoman mousse plissée, à droite, de quatre plis qui forment, avec une quille plissée en surah chair, comme un long éventail prenant de la taille. La draperie-tablier est arrondie de ce côté, à gauche elle tombe droite; des plis-tuyaux montent les lés de derrière. Le corsage est arrondi, excepté le dos qui forme pointe; le bord est caché sous une ceinture en surah rose chair, plissée au bord inférieur; devant, elle décrit une pointe et vient se perdre derrière, sous les coques de la ceinture à pans qui sont, ainsi que les coques, doublés en surah. L'échancrure du corsage est remplie par une pièce en satin couverte de dentelle, et le devant a des revers qui prennent du col Médicis. — Bas de soie roses. — Souliers en ottoman mousse. — Gants de Suède.

Robe en ottoman myrte et damassé velouté et bouclé, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

PENSÉE

Une femme a besoin de beaucoup d'esprit pour savoir vieillir; quand elle y réussit, il est rare qu'elle ne soit pas charmante.

CHARLES ROZAN.

(Au milieu des hommes.)



## CHRONIQUE

Pauvres Espagnols ! Heureux Parisiens ! Une soirée dans un phare. — Il vaut mieux secourir que d'être secouru. Le cirque Molier. Les clowns du grand monde. — La question des « rastaquouères ». Adieu aux Italiens. — Une ancienne connaissance.



E me demande ce qu'auraient fait, à la place des malheureux habitants de l'Espagne méridionale, ces Parisiens que le choléra rendit fous de terreur, il y a trois mois, rien qu'en leur montrant le bout de sa griffe noire. Le choléra ! Quelle plaisanterie inoffensive, quelle farce d'écoliers en goguette à côté de ces tremblements de terre qui couchent dans la poussière, en quelques secondes, les maisons d'une ville, ses monuments, ses églises ; qui engloutissent à la fois les vivants avec leurs demeures, les morts avec leurs tombes ! Voyez-vous les buttes Montmartre rasées au niveau de la plaine Saint-Denis, les tours de Notre-Dame lézardées, la colonne Vendôme jetée au milieu du fumoir des Mirlitons, et le Conseil Municipal disparaissant en bloc, comme dans une trappe, au moment où il vient de laïciser un hospice ? Combien y aurait-il, à l'heure qu'il est, de Parisiens encore doués de leur raison ?

M. Albert Wolf lui-même, qui excelle à porter sur les hommes et sur les choses des sentences sans appel et des jugements dont on ne se relève pas, conserverait-il son aplomb ordinaire et trouverait-il le mot de la situation ?

Verrions-nous des processions dans les rues, la même foule qui conduisait la mère Michel au cimetière escortant le Saint-Sacrement, M. Madier de Montjeau tombant à genoux sur le trottoir du quai d'Orsay et Richepin allumant un cierge à Sainte-Geneviève ?

Je préfère, je l'avoue, ne point assister à des conversions aussi édifiantes, mais achetées trop chèrement. Que Dieu nous garde tels que nous sommes, avec nos vices et avec nos vertus, avec les blasphèmes des uns compensés par les prières des autres, avec nos mauvais pauvres et nos bons riches. Qu'il continue à jouir de son bonheur insolent, ce Paris, cet enfant gâté auquel tout semble réussir. Le choléra menaçant s'est enfui comme un voleur qui a entendu du bruit dans la maison dont il crocheta la porte. Il paraît qu'on meurt de faim et de froid dans les faubourgs. Mais qui est-ce qui s'en doute sur le boulevard des Capucines ? On voit, il est vrai, un peu plus de mendiants, mais ils sont si doux, si bien élevés ! Ils comprennent si bien, madame, qu'il fait froid, que vos petites mains se glaceraient à sortir du manchon parfumé ! Ils insistent à peine, juste autant que la bonne éducation l'exige. Vous êtes pressée, la couturière

vous attend, et l'heure est venue de grignoter votre savarin chez Wanner, les pieds sur la bouche de chaleur qui réchauffe si bien.

En province, on enfonce dans la neige à mi-jambe ; mais Paris, la ville heureuse, n'en a pas vu un seul flocon. Si seulement on dansait un peu, si les éditeurs nous donnaient quelque roman drôle, si ces bêtes d'Italiens n'étaient pas fermés !

En vérité, je vous le demande, où peut-on bien passer sa soirée ?

Votre soirée ? venez avec moi, belles dames. Je vous garantis que vous ne vous ennuierez pas !

Montons en haut de cette tour ; montons, montons encore. Elle est haute ; c'est un phare. A nos pieds l'Océan immense, endormi sous la brise amoureuse que les orangers de la terre du Cid ont parfumée. Dans sa prison de verre, l'énorme lampe tourne, lançant au loin ses feux réguliers, tandis que le gardien veille, le *popelito* aux lèvres. Soudain, voici que la scène change. La brise ne souffle plus, la mer semble retenir, oppressée, la grande respiration de ses vagues. Entendez-vous cette plainte effroyable ? sort-elle du sein de la terre ou descend-elle du lourd entassement des nuées sombres ? Vous êtes effrayées ? Vous ne vous ennuyez plus, maintenant ? Attendez. La fête lugubre n'est pas commencée encore.

Maintenant la mer jaillit, elle s'élève, elle monte jusqu'à la moitié de la tour. Où s'arrêtera-t-elle, Dieu puissant ! Ce ne sont plus des lames, c'est un bouillonnement infernal que l'œil humain n'a jamais vu. Nous sommes au milieu de l'écume. Cette tour, mince comme un fuseau, résistera-t-elle ? Tout est perdu ! nous assistons à quelque prodige effroyable. Nous ne sommes plus dans un phare mais sur le haut de quelque peuplier secoué par l'orage. La frêle colonne s'agite et semble se dérober sous nos pieds. La lampe vacille, à demi éteinte. Le mécanisme s'écroule avec un bruit horrible ; l'édifice craque ; c'est la fin ! Éperdues, nous fermons les yeux en disant une prière suprême.....

Tout est calme de nouveau. Tout est calme, mais les villes qui dormaient là-bas, à nos pieds, dans la plaine, n'existent plus. Nous rouvrons les yeux. Providence miséricordieuse ! est-il possible que nous ne soyons pas mortes de frayeur ? Qu'est devenu le gardien ? Le gardien ! il ne songe pas à avoir peur, lui ; il n'en a pas le temps. D'une main qui ne tremble pas, il fait tourner sur ses galets la lentille de cristal que les rouages disloqués n'entraînent plus. Si les habitants de la terre sont morts, du moins il ne faut pas que les marins qui guettent au loin, le chronomètre à la main, les éclipses du phare, soient trompés par une lueur immobile et jetés sur l'écueil.

Ce n'est pas moi, chères lectrices, qui ai inventé cette situation. Ce que je vous raconte est arrivé na-



guère sur un phare de la côte d'Espagne. Je ne connais pas, quant à moi, de trait plus sublime d'héroïsme.

..

Revenons à Paris. On s'y prépare — ai-je besoin de le dire? — à secourir les Espagnols. Les comités sont à l'œuvre. Il s'agit de savoir si l'on dansera ou si l'on écoutera de la musique. Probablement on fera tous les deux et, n'en doutez pas, la fête sera belle. Déjà les couturières préparent leurs ciseaux et les jeunes cottillonnières taillent les crayons de leurs carnets aux pages encore blanches. Vous n'avez pas vu ces anciennes pièces militaires du Cirque où certains figurants demandaient à changer de rôle et à ne pas toujours « faire les morts ». Les Parisiens ne se plaignent pas que ce soient toujours les autres qui « font les victimes ». Qu'il est doux de pratiquer la charité! Tant pis pour ceux qui la reçoivent!

Vous voulez savoir ce que nous avons fait ces temps-ci? Mon Dieu! pas grand'chose. Nous avons donné des étrennes. On affirme même que certaines gens en ont reçu, mais, pour mon compte, je n'en sais rien. Nous avons été voir *Théodora* dont on vous parlait ici samedi dernier. Nous avons failli patiner. Mais, depuis que Nice nous fait une si forte concurrence, l'hiver n'ose plus se montrer à Paris. A peine a-t-il fait froid deux jours que le dégel arrive. Adieux, patins, vent d'ouest souffle!

Et puis voilà tout. Ah! j'oubliais le cirque Molier. C'est la grande mode du jour et, bientôt nous aurons aussi le cirque Ménier.

Soyez tranquilles. Vous n'avez à craindre aucune tirade. Je n'userai point mon encre à déblatérer contre les jeunes gens de grande famille qui passent leurs loisirs nombreux à étudier le saut en arrière sur un cheval nu, ou à régler les péripéties d'une pantomime. Je ne me scandaliserai point si un fils des croisés met son amour-propre à faire, devant les femmes de son monde, ou même de l'autre, des exercices de trapèze, vêtu d'un maillot et paré d'un papillon aux ailes déployées. Après tout, ce n'est pas leur faute, à ces clowns du *high life*, si la République leur ferme la magistrature, la diplomatie et les finances. Tout le monde ne peut pas faire de la peinture ou de la musique. François Coppée déclarait l'autre jour, en pleine Académie, que le métier de poète est bien ingrat, et il le déclarait dans un discours si ennuyeux qu'on voyait bien qu'il ne plaisantait pas.

Donc, mes beaux messieurs, habillez-vous comme Chadwick et exercez-vous à dire : *mioussic!* avec un accent plus anglais que naturel. Cela ne fait de mal à personne, et nos salons tâcheront de se passer de vous; il le faut bien, d'ailleurs.

..

Deux généraux ont échangé, ce mois-ci, avec des étrangers « très en vue » des témoins, des lettres dépourvues d'aménité, et même des coups... de pistolet. Là-dessus on a recommencé à crier : sus aux *rastaquouères!* et, dans quelques Chroniques troussées un peu trop à la hâte, on a entendu passer un souffle vague d'expulsion, ou même de quelque mesure plus sanglante. Cela sentait la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthélemy.

Ces Parisiens sont étonnants! il faut toujours qu'ils parlent de chasser quelque chose ou quelqu'un. Oui, certainement, il est dur de penser que ce sont les étrangers qui ont les plus grosses fortunes, qui donnent les plus belles fêtes dans les plus luxueux hôtels. Notre fierté nationale a lieu d'être froissée quand nous trouvons leurs noms, partout, au premier rang. Eh! bien! supprimez-les seulement pendant une saison, et vous m'en direz des nouvelles. Vous verrez ce qu'en pensera Tom Bartlett qui leur vend des paires de chevaux de mille louis, Worth qui ne travaille plus guère que pour eux, le commissaire priseur dont ils alimentent les vacations, le bijoutier, la fleuriste et même tel directeur de théâtre qui leur loue, ou du moins qui leur louait vingt-cinq francs un fauteuil d'orchestre.

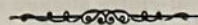
Sans les « rastaquouères » les Italiens n'auraient pas vécu une semaine. Ils n'ont pu, même avec eux, finir l'année. Adieu! belles héroïnes, si touchantes, si gracieuses, si passionnées, dont le nom seul était une mélodie, et dont les robes coûtaient trois mille francs. Allez sourire, pleurer et mourir dans ces capitales plus heureuses où les mains des reines vous applaudissent. Partez sans rancune. Plaignez ce pauvre Paris, mais ne le maudissez pas. Il est bien puni, allez, d'avoir fait une banque de cette salle Ventadour qui était la vôtre. Ce sont les banques — et autre chose encore, il est vrai — qui en ont fait ce qu'il est : un viveur économe. Il vous faut à vous, ô charmantes, les beaux seigneurs prodigues d'or, de fleurs, de coups d'épée, de sérénades et de tendres serments. Aujourd'hui don Juan garde ses louis pour le bookmaker ou pour le tapis vert du cercle. Quand il risque de se rompre les os, ce n'est pas sur l'échelle de soie que l'ascenseur Heurtebise a détroné; c'est sur une barre fixe du cirque Molier. Allez! don Juan regrettera vos chansons et votre sourire; il vous reviendra peut-être; on nous revient toujours, à nous. En attendant, charmez les glaces de la Néva et les brouillards de la Tamise. Mais n'oubliez pas tout à fait les brises fraîches de la Seine, qui ont emporté si souvent vos plaintes passionnées et vos mélodieux soupirs.

..

Vous souvient-il encore, Mesdames, du *Roman d'un Ingénieur* qui parut ici-même, il y a dix-huit mois, si j'ai bonne mémoire? L'auteur de ce récit de bonne compagnie, Léon de Tinseau, mon vieil ami, l'a publié en volume chez Calmann-Lévy, cette semaine, sous ce nouveau titre : *La meilleure part*.

Je réponds à son désir en vous donnant cet avis, mais il est de mon devoir d'ajouter que le livre s'est augmenté de quelques épisodes nouveaux. L'honnêteté du fond n'est point changée, mais il y a des coups de pinceau trop vifs, pour que le tableau soit mis sous tous les yeux sans prudence et sans examen. Me voilà en règle avec les mères de famille, et je n'ai plus qu'à souhaiter que *la meilleure part* soit celle d'un auteur dont le nom vous est, du moins, il me semble, sympathiquement connu.

CONSTANCE.







N° 1. Costume en escot uni et bouclé myrte (devant et dos).  
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

N° 1. *Costume en escot myrte uni et à dessin bouclé.* — Jupe en taffetas garnie tout autour de deux plissés en escot, et sur le côté droit, un peu en arrière, d'une quille faite de plissés superposés. Seconde jupe en escot bouclé, dentelée au bord inférieur et fixée de chaque côté à la quille; à gauche, le plissé de plis creux, relevé sous le pouf qui est, ainsi que la draperie-tablier, en escot uni. Corsage en escot bouclé, le postillon, fendu à la couture du petit côté, lequel se termine en pointe avec un soufflet en velours myrte et un biais sur lequel se détache le bord de la petite basque. Col droit en velours; sur le dessus de la manche ronde un plissé traversé par un biais en velours, et dessous, un demi-parement en velours arrêté de chaque côté du plissé. Pince-taille doublé de satin ouaté et piqué, et garni d'une bande d'astrakan.

N° 2. *Coiffure de bal.* — Les cheveux du front sont relevés et ondes, une légère frange ondulée joue sur le front. Derrière, les cheveux séparés en deux mèches se relèvent à racine droite, se roulent et repaissent en mèche ondulée; des coques coupées devant et un piqué d'azalées sur le sommet.

N° 3. *Coiffure à frange roulée et frisonnante descendant sur le front.* — Les cheveux de derrière sont disposés en une quantité de mèches ondulées et roulées en serpent; des épingle sont dissimulées dans la coiffure et semblent retenir les mèches ondulées.

N° 4. *Costume de ville en velours Corinthe et tissu bouclé broché d'olives.* — Sous-jupe en taffetas couverte par une jupe en tissu bouclé, moins les lés de derrière qui sont cachés par une jupe en velours uni, plissée verticalement. Sur le côté, un pli fait à la jupe en tissu bouclé, dessine comme un panneau. Draperie en velours, faite de larges plis doubles, rabattus les uns sur les autres; ils sont montés en demi-cintre allongé sur la jupe de velours. Corsage en tissu bouclé à basque ronde, le bord caché sous un biais drapé, arrêté par un chou.



N° 2. Coiffure de bal.



N° 3. Coiffure de soirée ou de bal.



N° 6. Costume en cachemire gris et velours,  
pour jeune fille.  
De mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



N° 7. Costume en cachemire de l'Inde mousse  
orné de velours.  
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



N° 4. Costume de ville en velours corinthe et tissu broché — N° 5. Costume en cachemire d'Ecosse et pékin marine.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

Col montant Médicis. Grand revers en velours traversant le corsage en biais, parement à la manche ronde.

N° 5. *Costume en cachemire d'Ecosse et pékin velours et faille bleu marine.* — Jupe en pékin, coupée devant par cinq plis en cachemire d'Ecosse; celui du milieu fait pli creux. Polonaise en cachemire, avec une large bande de pékin posée diagonalement à droite. Des plis groupés la relèvent à gauche et s'arrêtent sur le pouf. Au corsage, un plastron en pékin, fermé de côté, sous les biais qui le cernent, biais qui finissent en pointe. Manche échancrée sur un bas de manche en pékin.

N° 6. *Costume en cachemire gris tourterelle et velours gris foncé.* — Jupe en cachemire, un large pli creux forme le milieu du devant; de chaque côté quatre larges plis rabattus. Les lés de derrière sont couverts par trois volants que montent de larges plis plats et qui sont ornés d'une haute bande de velours. Draperie-tablier arrondie et drapée à la taille, une bande de velours est appliquée au contour. Le corsage est plissé avec un corselet en velours fermé derrière. Col droit, et à la manche bracelet remontant sur la couture extérieure, les deux en velours.

N° 7. *Costume en cachemire de l'Inde mousse.* — Jupe en taffetas avec un plissé au bord; elle est couverte par une jupe plissée de larges plis creux, séparés en séries de dix plis-lingerie cousus. Polonaise très enlevée, la jupe coupée, devant, au bas de la taille, est ensuite plissée et rajustée à la pointe; en s'ouvrant, la polonaise laisse voir le bas d'un faux-gilet en velours, sur lequel le corsage est ouvert. Les devants sont plissés et s'écartant sur un gilet en velours, se rejoignent à la taille sous deux brandebourgs en ganse; à la manche, parement en velours ouvert sur le dessus et relié par des ganses qui fixent des boutons dorés.



## LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)

## III



Le temps nous entraîne comme un wagon emporte les voyageurs : il marche, et nous croyons rester stationnaires, pensait Alan Oakvil appuyé sur son balcon, tandis que son œil bleu suivait tantôt la file des promeneurs se rendant à la musique, tantôt la fumée bleuâtre de son cigare. Quand je songeais à Solange, je revoyais soit l'enfant oyeux qui se jetait à mon cou en égrenant son rire perlé, soit la pâle fillette qui pleurait avec moi près de deux cercueils ; mais jamais mon imagination ne se la représentait jeune fille. Les absents, comme les morts, ne restent-ils pas dans notre souvenir tels que nous les avons connus... et aimés ? »

Une teinte de mélancolie se répandit sur ses traits déjà graves, et les ombres du passé peuplèrent sa rêverie. Il se vit à douze ans, écolier, épris de l'étude, amoureux des belles-lettres, et passionné pour les arts. Il avait obtenu de garder son violon au collège, et la meilleure part de ses récréations se passait en compagnie d'Haydn, de Meyerbeer et du divin Mozart.

C'était un enfant sérieux ; un de ses camarades, fils d'un prince florentin, l'avait surnommé : *il Pensioroso*. Parfois la gaité folle de ses condisciples l'entraînait, et il les dépassait de toute la fougue des caractères contenus qui sortent un instant d'eux-mêmes ; mais ce n'était qu'un éclair. Dans cette nature profonde qui s'ignorait elle-même, la douleur avait déjà imprimé sa trace, et toute trace chez Alan devait être ineffaçable.

Il savait que sa mère était morte par lui, morte en lui donnant la vie. Le jour où l'enfant avait atteint cet âge de raison qui, pour la plupart d'entre-eux, n'est qu'une ligne de démarcation illusoire, son père l'avait mené dans un salon ordinairement fermé, devant un portrait représentant une belle jeune femme, rayonnante de bonheur, et lui avait dit simplement :

« Voici la mère que vous avez perdue. »

Puis il sortit, dominé par une émotion qu'il ne voulait pas montrer, même à son fils, et devant cette radieuse image qui semblait l'appeler à elle, devant ce regard bleu pétri d'intelligence et de tendresse, Alan s'absorba jusqu'au moment où une voix de femme murmura près de lui :

« Oh, mon pauvre enfant ! »

C'était la vieille Marse qui avait élevé trois générations de la famille. Elle sentit son front baigné de larmes, et lui-même sanglota sur cette épaule quasi-

maternelle, jusqu'à ce que le sommeil vint l'apaiser.

Le lendemain, il se sentait transformé, bien qu'il dérobat soigneusement cette impression comme toutes les autres. Ce n'était pas une nature ordinaire, et les contrariétés vulgaires, les chagrins puérils glissaient sur cette âme d'enfant. Mais souvent, alors que son précepteur le croyait au jardin, il se glissait dans le grand salon sombre, et rêvait devant le portrait qui exerçait, lui semblait-il, une mystérieuse influence sur sa jeune vie.

Puis vint le moment où le collège réclame les jeunes intelligences pour les jeter dans le moule uniforme qui convient à notre époque égalitaire. Depuis que sir Oakvil avait perdu sa compagne, l'Angleterre n'avait plus d'attrait pour lui, et c'est à Paris qu'il emmena son fils, en s'y établissant lui-même.

Voilà comment, à douze ans, l'héritier des Oakvil se trouvait dans un lycée français. Ses camarades éprouvèrent d'abord peu de sympathie pour cet étranger triste et froid, qui semblait avoir apporté avec lui je ne sais quel reflet de sa brumeuse patrie. Mais lorsqu'ils surent que l'or dû à la munificence paternelle était toujours à la disposition des moins favorisés, et que pour ceux-là, le cœur d'Alan s'ouvrait aussi aisément que son porte-monnaie, ils respectèrent cette gravité nationale, et apprirent à voir sans trop de jalousie, le jeune Écossais occuper la tête de sa classe.

Ce fut alors qu'une nouvelle apparition féminine transforma une seconde fois l'existence intime d'Alan. La première, silencieuse image de la mère disparue, avait jeté un voile sombre sur son enfance ; celle-ci, vivante, aimante, dissipa les ombres qui eussent empêché une jeunesse trop sérieuse de fleurir.

Sir Oakvil se remaria, et, à l'extrême surprise de ses amis, il épousa une Française, une catholique. Pour que l'austère presbytérien donnât aux siens un tel exemple, il fallait sans doute qu'il fût victime d'une de ces passions impérieuses, d'autant plus tyranniques qu'elles étreignent un cœur déjà mûr ; et vraiment, pour qui connaissait la nouvelle lady Oakvil, l'hypothèse n'avait rien d'in vraisemblable. C'était une délicieuse veuve de vingt-cinq ans. Solange héritait de sa beauté délicate, et c'était par cette ressemblance qu'Alan avait reconnu la jeune fille à Saint-Goar.

Ce ne fut pas sans lutte que l'orphelin donna à cette étrangère le titre, la place de celle qui n'était plus. Longtemps, il se retrancha en lui-même, accordant le respect mais refusant la confiance, plus triste les jours de congé que les jours de travail. Puis peu à peu, presque à son insu, cette glace fondit dans la tiède atmosphère domestique ; l'enfant se sentit aimé, et naïvement, sincèrement, il aima à son tour.



Lui qui ignorait jusque-là les joies du *home* béni, il connut en même temps la sollicitude maternelle et l'amitié pure d'une sœur. Alan s'attachait à la chère mignonne comme il s'attachait à sa mère : l'une et l'autre avaient le don de conquérir les cœurs. Bientôt, il compta comme heureuses entre toutes, les heures qu'il passait au parloir ou dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, et à l'approche des vacances, il se surprit à rayer sur le calendrier, comme ses camarades, les jours qui s'envolaient.

Hélas ! pourquoi, en ce monde, le soleil ne brille-t-il qu'entre deux nuages ? Frappée en pleine santé, en pleine jeunesse, lady Oakvil mourut des suites d'un refroidissement ; et son mari, qui portait sans le savoir une maladie de cœur, ne put survivre à ce coup imprévu.

Alan n'avait jamais trouvé chez son père la tendresse expansive dont il avait eu l'intuition dans son enfance rêveuse, et qu'une étrangère lui avait fait connaître ; la froideur apparente de sir Oakvil fut même, sans doute, la première cause de cette tristesse presque malade qui était, chez l'enfant, le sentiment d'une sorte de solitude morale. Mais c'était son père enfin ; et lorsque Alan vit s'ouvrir ces deux tombes, il lui sembla porter le double deuil de sa jeunesse et de son bonheur.

Puis souffla le vent de la séparation, qui dispersa les débris de cette famille à demi éteinte. Solange s'était associée au chagrin de son frère adoptif avec un élan de douleur qui créait un second lien entre eux. Le lendemain des funérailles, une tante de la petite fille l'emmenait, tandis que le frère du défunt demandait à son neveu de devenir son héritier, le fils de sa vieille solitaire.

Alan suivit son oncle en Ecosse, où il couronna brillamment ses études, plus que jamais son unique passion. Il voyagea, selon le désir du noble lord qui voulait faire de lui un homme supérieur en même temps qu'un gentleman accompli ; et au contact de la vie, son caractère, plus d'une fois modifié, se forma définitivement. Sa nature concentrée reprit son empire ; il devint non pas taciturne, comme au collège, mais grave, *sober*, suivant l'expression anglaise. Il réfléchit beaucoup, jugea vite le monde, sans se poser en philosophe, pourtant. S'il perdit quelques illusions, il sut conserver sa foi dans ses semblables. Des années passées à Paris, il ne lui restait guère que le culte du souvenir. Cependant, quelque chose de délicat et d'achevé dans son éducation, gardait peut-être la trace d'une influence française et féminine.

Tous ces souvenirs flottaient dans l'esprit du jeune homme, tandis qu'il suivait distraitemment de l'œil la foule qui se portait vers les promenades. Devant l'hôtel coulait la *Lahu*, fraîche et calme comme les sites qui l'environnent ; ses bords étaient fleuris et verts, les arbres miraient dans ses eaux leurs cimes touffues, les maisons blanches leur formaient un cadre riant. Sur les collines d'alentour s'élevaient des villas, des chalets suisses, des belvédères, constructions fragiles destinées à attirer les baigneurs.

Tandis qu'Alan fumait et rêvait, un groupe féminin qui traversait la rue fixa son attention. C'étaient d'abord Solange et une jeune fille qu'il reconnut pour miss Ameston. Derrière elles marchaient leurs men-

tors, et le contraste qui existait entre les unes se reproduisait chez les autres. Les tresses blond cendré de Solange, qui formaient un contraste piquant avec ses yeux bruns et son teint légèrement doré, ne ressemblaient pas plus aux boucles légères de la blanche et rose Maggi, que la chevelure artistement arrangée de lady Ameston ne rappelait les bandeaux plats de la tante Pauline. Madame de Valfontaine était la distinction même, mais une distinction en quelque sorte voilée par la timidité de sa nature, timidité que la maturité de l'âge n'avait pas vaincue : autrefois, ces caractères étaient moins rares que de nos jours.

La noble Anglaise, au contraire, représentait la grande dame dans tout l'éclat d'une beauté encore remarquable, bien qu'elle eût cessé de compter parmi les *professionnal beauties* de Londres. Simple d'ailleurs comme la véritable élégance, intelligente et excellente mère de famille, elle personnifiait dignement la haute aristocratie britannique, à laquelle elle appartenait par sa famille comme par ses relations.

Sous le balcon auquel s'appuyait Alan, un homme aborda les promeneuses avec la respectueuse familiarité qu'autorisent les usages des villes d'eaux ; c'était le baron Seynald. Sir Oakvil entendit formuler par lady Ameston une invitation à prendre le thé chez elle, invitation acceptée de fort bonne grâce. Lorsqu'on se sépara, Alan, qui observait avec persistance l'attaché d'ambassade, le vit suivre longuement du regard Solange. Les sourcils du jeune Ecossais se froncèrent, et il murmura :

« Oh ! non, pas celui-ci. »

Lord et lady Ameston possédaient à Ems un chalet délicieusement situé sur la route de *Bederlei* ; et comme dans leur superbe propriété d'Almeston-house et dans l'appartement qu'ils occupaient presque chaque hiver rue de Castiglione, ils savaient attirer autour d'eux une société d'élite.

Le cercle était restreint le soir dont nous parlons. Le thé qui servait de prétexte à la réunion ne réunissait guère qu'une dizaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient madame de Valfontaine et Solange, accompagnées par Alan.

Mademoiselle d'Aulnoy était particulièrement jolie ce soir-là. Sa toilette blanche dessinait avec une grâce chaste sa taille ronde et fine. Sa tête mignonne s'inclinait légèrement, et un sourire très doux se jouait sur ses lèvres, tandis qu'elle écoutait le baron Seynald, qui lui parlait avec animation.

Un peintre n'eût peut-être pas trouvé dans ce visage de jeune fille une perfection irréprochable, mais l'observateur le moins perspicace y eût reconnu les signes indéniables de ces dons divins : l'intelligence et la bonté. L'âme s'y révélait à travers sa frêle enveloppe ; elle brillait dans ces yeux profonds, dans ce sourire charmant, sur ce front qu'un rayon de soleil semblait avoir effleuré.

Roger Seynald était trop bien élevé pour laisser paraître autrement que par des hommages discrets, l'admiration que lui inspirait sa jolie compatriote. Mais c'en est assez pour les clairvoyants, et Alan était de ce nombre.

« L'aimerait-elle déjà », se disait-il.

Et à cette pensée, reparaissait sur ce front le nuage qui l'avait traversé quelques heures plus tôt.



Au milieu du bruit léger des cuillers remuant le brûlant liquide, et du murmure des conversations, éclata soudain, comme une note discordante, un cri aigu qui partait de la rue : « *Feuer!* »

On se précipita aux fenêtres. Des reflets rouges éclairaient la nuit : une maison peu éloignée brûlait évidemment, et l'incendie devait être intense, d'après ces lueurs pourpres et l'émotion du quartier.

« Les secours sont-ils organisés? demanda anxieusement lady Amerston.

— Ils s'organisent sans doute, mais avec la lenteur qu'ici l'on apporte à toutes choses. C'est fâcheux, surtout si ce sont des étrangers... »

Le regard de deux yeux bruns très expressifs dans leur reproche muet, interrompit la phrase étourdie de Roger.

« D'ailleurs, conclut-il, je vais voir ce qu'il en est. »

Il sortit avec deux ou trois jeunes gens : Alan ne tarda pas à les suivre. Les personnes restées au salon éprouvaient cette impression troublante que cause un sinistre nocturne dont on ne peut apprécier l'étendue. Comme il arrive toujours en pareil cas, une foule plus avide d'émotions que désireuse d'apporter un secours, remplissait la rue de tumulte. Les mots brefs qui s'échangeaient ne pouvaient être aisément compris, et l'on attendait des nouvelles avec une sorte d'angoisse.

Devant la maison incendiée cette angoisse était à son comble. Le feu s'étant déclaré à l'étage inférieur, l'escalier de bois prit flammes en un instant. On entrevoyait à une lucarne un visage bouleversé, des bras tendus, et l'on détournait les yeux de cette horrible scène avec le sentiment d'une affreuse impuissance.

Dans un grand centre, on eût disposé de moyens peut-être efficaces, mais ici le sauvetage devenait plus que périlleux.

Dans la foule a passé cependant ce frémissement qui dénote une émotion intense. On n'entend plus que le pétilllement des flammes qui lèchent la toiture, et par moments la chute de quelque poutre embrasée. Le feu éclaire lui-même son œuvre, la lucarne se détache sur un fond illuminé de reflets ardents.

Quelque chose s'agite dans le vide... c'est une échelle que l'on cherche à jeter en manière de pont entre la maison incendiée et celle qui lui fait vis-à-vis. Toutes les têtes se lèvent, tous les cœurs battent; un homme s'avance avec lenteur sur cette passerelle effrayante, l'étage n'est pas élevé, mais le point d'appui est si fragile! Si l'enfant enfermé dans la mansarde eût été un homme, il aurait été relativement facile de le sauver; mais c'est une pauvre créature paralysée par la terreur; il faut qu'on l'arrache de force à la mort qui l'enveloppe de toutes parts.

Le sauveteur s'est engouffré dans la fournaise... quelques secondes se passent, qui semblent des heures. Enfin il reparait, et une longue clameur s'élève : dans ses bras est un paquet informe, il en porte un autre sur son dos. Quel fardeau pour le périlleux passage!... L'homme marche pourtant, mais arrivé au milieu de l'échelle, il s'arrête, et la surexcitation nerveuse des spectateurs est à son comble. Le silence est absolu tant les gorges sont contractées... Enfin, Dieu soit loné! il reprend sa marche, il atteint la

maison, il disparaît. ... Puis on voit accourir une femme qui écarte violemment le groupe se pressant à la porte et se jette sur les deux enfants si courageusement sauvés. C'est la mère, absente au moment de la catastrophe. Dans sa joie délirante, elle oublie le sauveur qui s'empresse de s'éloigner. Tous les fronts se découvrent, toutes les mains se tendent, de chaudes félicitations sont adressées par tous. Le modeste héros, visiblement ennuyé, ne répond que du geste... et pour cause.

« Baron, dit une voix, est-ce bien vous ?

— Mais oui, sir Oakvil, moi-même en chair et en os. Je ne sais ce qu'ont tous ces gens... Peuh! pour un tour élémentaire de gymnastique... Allons retrouver ces dames, si vous voulez bien; je meurs de soif.»

Quand Roger rentra chez lady Ameston avec ses habits souillés et ses doigts noircis, il y eut un cri général. Alan raconta l'aventure. Comme dans la rue, les mains se tendirent, et les félicitations, pour être moins bruyantes, ne furent pas moins chaleureuses. Plus d'un regard se mouilla; Solange ne chercha pas à dissimuler deux larmes qui roulaient sur ses joues.

« Vous êtes une connaissance agréable et appréciée, fit lady Ameston; vous devenez un ami, et je vous prie de ne l'oublier en aucun cas. »

Rien n'était plus antipathique à Roger que de poser pour un héros. Pourtant la présence de Solange rendait ces témoignages d'estime particulièrement flatteurs. Ses regards discrets allèrent la chercher à l'extrémité du salon, comme pour lui reporter le mérite de l'acte qu'elle avait inspiré.

A partir de cette soirée, ses relations avec lady Ameston et madame de Valfontaine prirent un caractère beaucoup moins banal, et Solange, franche comme l'innocence, ne chercha pas à cacher la sympathie que lui inspirait ce loyal et aimable caractère. Plus d'une fois dans ses lettres à Marcelle, Roger fut nommé comme un membre indispensable du cercle dont lady Ameston était l'âme; et lorsqu'à la fin de la saison, l'on se sépara, ce fut en se promettant de se revoir souvent à Paris.

#### IV

Il est cinq heures. Au dehors, la soirée se fait sombre et froide, une nuit de décembre enveloppée de brouillards. Dans les appartements soyeux et capitonnés, les lampes s'allument, une joyeuse flambée réchauffe et égaye. On s'approche de la cheminée pour commenter la nouvelle du jour, où l'on se groupe autour de la table de travail.

Chez le colonel de Cendré, ou plutôt dans le salon de sa femme, on ne travaille pas, mais on se livre à la plus aimable causerie; des élégants commérages sont échangés sur ce ton de bonne compagnie qui leur ôte tout air de parenté avec les caquetages bourgeois. C'est le jour de madame. Le salon est ouvert à la foule des officiers en quête d'avancement, ou friands d'invitations, à celles de leurs femmes qui peuvent revêtir une toilette digne d'être arborée chez madame la Colonelle, et aussi à des relations plus brillantes ou plus sérieuses. Madame de Cendré fait admirablement les



honneurs de chez elle, secondée par sa fille, sa belle Marcelle; autant qu'on en peut juger au premier coup d'œil, rarement mère et fille furent plus dissemblables. Marcelle est grande, brune, avec des yeux noirs superbes et une taille de reine. La femme du colonel, petite et mince, plaît par sa grâce mignarde, plutôt qu'elle n'impose par la dignité de son maintien, non d'ailleurs que cette dignité lui fasse réellement défaut, on ne l'ignore pas dans son cercle habituel, mais la nature ne l'a pas créée majestueuse.

C'était l'heure du thé — que l'on n'appelait pas encore le *five o'clock*. Dans un coin du salon, une petite table supportait les tasses de Chine, les coupes pleines de bonbons, le samovar fumant. Marcelle versait le blond liquide dans les tasses, dont s'emparait son amie, Solange d'Aulnoy, pour les porter à destination.

Toutes deux mettaient dans cette simple tâche le charme qui se dégageait de leur fraîche jeunesse, l'une particulièrement belle aux lumières avec son teint mat et ses cheveux noirs; l'autre coiffée d'une petite toque de fourrure, toujours attrayante, qu'elle fût sous les lustres d'une salle brillante, ou au soleil du bon Dieu.

« Quelle aimable chose que la jeunesse! soupira madame de Cendré, en se penchant vers sa voisine, madame de Valfontaine.

— Oui, aimable et douce chose, précieuse faculté de communiquer autour de soi comme un reflet de ce bonheur qui ne demande qu'à s'épanouir. »

Et dans la voix sympathique, dans le bon sourire de la tante, on ne retrouvait rien du regret qui avait nuancé la remarque de la mère.

Deux hommes seulement se mêlaient au groupe féminin qui environnait madame de Cendré.

Alan Oakvil était là, toujours beau et froid : anglais et aristocratique dans l'exacte acception des mots. Près de lui était assis un lieutenant de cavalerie, dont le collet portait le numéro du régiment commandé par le père de Marcelle. Comme Alan, il était mince et distingué, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie presque sévère dans son expression sérieuse. Les lignes du profil, celles de la bouche surtout présentaient un dessin remarquablement ferme, surtout chez l'Ecosais. Ces deux types n'offraient pas une analogie frappante; les traits indiquaient même

une race différente, mais les âmes devaient être pareilles.

Depuis qu'il avait salué la maîtresse de la maison, le jeune officier restait silencieux. Madame de Cendré, trop femme du monde pour négliger l'un de ses visiteurs, lui demande des nouvelles de sa mère. Dans le ton de la réponse vibra quelque chose d'attendri qui touchait dans cette bouche si mâle.

« Ma mère va beaucoup mieux, Madame, j'espère la voir cet hiver.

— Vous iriez en Vendée?

— Non, je la recevrais chez moi. C'est un voyage un peu long pour elle, mais facile en somme, et nous nous en promettons tant de joie, que ma pauvre mère, si seule quand je ne suis pas là, surmonterait bien d'autres obstacles.

— Et madame de Saint-Yon pourrait loger chez vous?

— Je prévoyais un peu cette bonne visite, sans oser y compter, et j'ai eu soin de réserver sa chambre dans mon modeste appartement de garçon.

— Mais c'est charmant, cela. D'ailleurs, vous ne m'étonnez pas, M. de Saint-Yon : vous êtes le modèle des fils. »

Aimery de Saint-Yon s'inclina en souriant, et Alan remarqua combien ce grave sourire éclairait puissamment ce visage presque austère.

Madame de Cendré qui, assise sur un tabouret au milieu du cercle, adressait tour à tour la parole à tous pour qu'aucun ne pût se croire oublié, se tourna vers lui.

« Avez-vous récemment vu le baron de Seynald, sir Oakvil? Je l'attendais hier soir comme un de nos rares danseurs intrépides, et vous avez pu remarquer son absence. »

La réponse d'Alan se perdit dans le bruit qu'occasionnait l'arrivée d'une nouvelle visiteuse; on s'empressa autour de lady Ameston, pour lui serrer la main. L'aimable Anglaise possédait malgré son grand air, une bonne grâce si communicative, que lors même qu'on ne comptait pas parmi ses intimes, on pouvait faire, à soi-même ou aux autres, l'illusion que l'on en était.

Peu à peu, on sortit, et il ne resta plus au salon que la nouvelle arrivée, Alan, Solange et sa tante.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGES DU VALLON.

## DEVINETTE

### LOGOGRIPHE

Ma première moitié, par son immensité,  
Etonne, émeut, tableau rempli de majesté.  
— Ma deuxième moitié resterait incomplète  
Sans s'accentuer d'une aigrette  
Et surtout sans prendre le T;  
Aux commerçants elle est bien nécessaire

Et de qui ne l'a plus la ruine est trop claire!  
A Mercure autrefois mon tout fut consacré;  
Mais de nos jours un autre patronage,  
Celui d'un saint, entre tous vénéré,  
Le remplace avec avantage.

Explication de l'Enigme-Anagramme du 13 Janvier : Ligne, linge.



*Coiffure  
pour travesti.*

Sur les cheveux poudrés se pose un chaperon ou toquet, composé de plumes et de roses, à travers lesquelles court un ruban de satin. Ce chaperon se trouve prêt à poser sur la coiffure; les personnes habitant la province ou l'étranger pourront aisément, avec l'aide du chaperon monté par M. Virgile, reproduire cette gracieuse et élégante coiffure.

M. Virgile donne aux coiffures à caractère qu'il exécute, un tour aimable et gracieux. Les pous Louis XV, les marreaux



COIFFURE POUDRÉE

De M. Virgile coiffeur, 52, rue Basse-du-Rempart.

comme les coiffures Marie-Antoinette, Lamballe, etc., sont toujours séyants. Les piqués qu'il monte sont légers et noués d'un étroit ruban de satin; ils se placent facilement dans la coiffure. Nous donnons ce renseignement pour les personnes éloignées de Paris.

Il y a chez M. Virgile toute sorte de jolies fleurs montées en bouquet, en traine ou en légère touffe. La parure se compose du bouquet pour la coiffure et pour l'épaule. Le chaperon Trianon, un rien composé de fleurs légères est adorable dans les cheveux.

RÉCRÉATION ARITHMÉTIQUE

*Dire les points de deux dés sans les voir.*

Deux dés jetés à la façon ordinaire, deviner les points qu'ils amènent isolément; bien entendu qu'ils sont cachés à celui qui les doit deviner.

Prier la personne qui cache les dés de doubler le nombre des points amenés par l'un des dés et d'ajouter 5 au produit; faire ensuite multiplier la somme ainsi obtenue par 5 et ajouter au total les points de l'autre dé. Cela fait, la prier de vous donner le montant total de l'opération; en retirer 25; il restera un nom-

bre composé de deux chiffres, dont le premier à gauche indiquera les points du premier dé, et l'autre ceux du second. — Exemple: Supposons que les points du premier dé soient 2, et ceux de l'autre 3; le premier nombre doublé donne 4, auquel nous ajoutons 5, ce qui fait 9, qui multiplié par 5, produira 45. Ajoutons maintenant les points de l'autre dé, soit 3; nous aurons 48, dont, en déduisant 25, nous obtiendrons 23, c'est-à-dire les deux points, 2 et 3, représentant ceux des deux dés, dans l'ordre indiqué.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4503, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Confection, page 4 (Album de Janvier.) — Corsage avec corselet, page 5 (Album de Janvier).

DEUXIÈME CÔTÉ

Polonaise, petite fille (gravure n° 4501). — Corsage-jaquette et tunique, deuxième toilette (gravure n° 4501).